



L'INTERVIEW DU MOIS

Lucile Denys, orthopédagogue au Québec :

« Je ne suis pas un marabout qui avance une technique miracle ».

Septembre 2018

Bonjour Lucile Denys, tu es orthopédagogue « française » au Québec : comment as-tu découvert ce métier, et comment es-tu devenue « orthopédagogue » ?

J'ai découvert le métier d'orthopédagogue quand j'ai travaillé dans un centre de tutorat à Montréal en 2005. Comme j'en avais déjà fait en France, je me suis inscrite à ce centre pour y travailler comme tutrice. J'ai tout de suite été charmée par le travail spécifique aux enfants en difficulté. C'était la première fois que j'entendais parler de d'orthopédagogie, et quelle révélation ! Petite, je voulais être maîtresse. Mais comment faire quand on se considère une élève moyenne et qu'au collège, on accumule des zéros aux dictées? Je me suis alors tournée vers les arts au collège. J'ai suivi une formation universitaire en design d'espace et j'ai choisi de poursuivre mes études en décor et costume de théâtre au Québec. C'est à ce moment là que j'ai découvert l'existence de l'orthopédagogie, qui répondait à mes premières envies : aider les élèves à apprendre.

Comment travailles-tu « concrètement » ? Et comment travailles-tu avec les enseignants ? Car ici, en France, la distinction des métiers est encore compliquée finalement, d'autant que nous avons des enseignants spécialisés que l'on associe facilement à des orthopédagogues, au moins officieusement.

Selon les définitions de l'association des orthopédagogues du Québec, un orthopédagogue est « l'orthopédagogue est un pédagogue spécialisé dans le domaine des sciences de l'éducation qui évalue et qui intervient auprès des apprenants qui sont susceptibles de présenter, ou qui présentent, des difficultés d'apprentissage scolaire, en lecture, en écriture ou en mathématique, incluant les troubles d'apprentissage. » (ADOQ, 2013)

Depuis près de dix ans, je travaille dans des écoles primaires privées comme publiques, puis aussi dans certaines écoles privées spécialisées dans les troubles d'apprentissage. J'interviens toujours auprès d'enfants qui ont des difficultés et des troubles d'apprentissage, comme les enfants ayant un trouble «dys», TDAH, avec un trouble du spectre de l'autisme, trouble de l'anxiété, etc., tout en coopérant avec les enseignants. Je suis assignée à une seule école et je travaille en grand groupe entre 17 à 28 élèves dans la classe ou en sous-groupe, variant entre 5 à 7 élèves, ou je travaille avec 1 ou 2 élèves dans mon bureau, qui est au sein de l'école, car j'ai le statut d'enseignante. C'est toute la différence avec la France : au Québec, le statut d'orthopédagogue fait partie des Sciences de l'Éducation. Je suis donc une enseignante, c'est d'ailleurs mon meilleur atout pour communiquer avec les enseignants et assurer le lien entre eux et les parents ! Les enfants me voient comme une professeure, et me respectent en tant que tel. Cela permet de bâtir un lien enseignant-élève précieux et essentiel dans mon métier. Je travaille évidemment sur le langage, l'écriture, les nombres... mais la matière première de l'orthopédagogie, c'est le jeu, le plaisir. Le jeu est utilisé avec les plus jeunes, c'est un moyen pour travailler mes objectifs pédagogiques.

Justement : comment te positionnes-tu par rapport aux parents ? L'orthopédagogie, tu le sais mieux que moi, est une discipline où l'accompagnement des parents est essentielle... Comment le vis-tu au quotidien ?

Je sens les parents tout comme les enseignants démunis face aux difficultés de leurs enfants/élèves. Je suis juste une personne de plus qui peut faire une différence. L'union de tous les spécialistes qui agissent dans la même direction et dans le seul but de venir en aide à des enfants qui se sentent différents. Ma principale préoccupation est l'enfant. J'ai la chance d'avoir une formation d'enseignante, d'être sensibilisée à de la pédagogie différenciée et de travailler sur des besoins spécifiques avec un ou deux enfants. Dans mon école, je travaille de pair avec l'orthophoniste, la psychologue, les parents, les enseignants de manière hebdomadaire. Chaque intervenant est présent au moins 2 jours par semaine dans l'école. J'ai la chance d'avoir mon bureau à côté de l'orthophoniste et de la psychologue. Nous menons aussi des projets ensemble avec l'orthophoniste tout au long de l'année pour sensibiliser les parents sur l'importance de la lecture. Chacun apporte son expertise et il arrive que nous ayons des terrains communs pédagogiques et didactiques, et bien tant mieux ! Cela facilite notre communication.

On sait que le Québec est « polymorphe », riche d'une forte immigration. Tu dois donc faire face à un public hétérogène, varié, avec des niveaux d'apprentissage et des cultures différentes : comment gères-tu cela avec l'orthopédagogie ?

Le Québec est, en effet, une jeune province canadienne et l'immigration est très présente à Montréal. Je travaille dans des milieux multiculturels : dans une même classe, on peut retrouver 20 pays d'origine différente et des enfants qui parlent au moins deux langues ! Mais chaque parent que j'ai rencontré veut finalement la même chose : que son enfant ait un bon avenir avec une bonne éducation. Le Québec met en place des mesures légales depuis les années 70 pour garder vivant la langue française. Je pense notamment à la loi 101. C'est en quelque sorte un devoir de mémoire. À titre d'exemple, le nom des titres de film doit être traduit en français, comme les publicités. L'histoire du Québec est intrinsèquement liée à la langue. Le Canada a été peuplé par des Français, puis par des Anglais. Ce fut un territoire colonisé où les peuples autochtones n'avait pas de considération. Lorsque le régime politique est devenu anglophone, les Français installés se sont battus pour conserver leur culture et leur langue. Le Québec est aujourd'hui une province principalement francophone entourée de provinces et de pays anglophones. Le Québec a sa propre culture et les lois sur la protection de la langue sont importantes pour le peuple québécois. Néanmoins, il faut valoriser la culture d'origine des enfants tout en leur montrant la culture québécoise et canadienne. Ce n'est plus de l'assimilation, c'est de l'inclusion. Je suis moi-même une immigrée et même si je parle français, j'ai eu des périodes de bris de culture. J'ai eu quelques anecdotes tant sur le vocabulaire que sur le fonctionnement de la société à raconter. Il y a deux ans, j'ai découvert que l'on pouvait déposer de l'argent liquide directement à la machine. Mais ce qui est le plus drôle, c'est que maintenant que j'ai quitté le pays depuis 15 ans, j'ai aussi des anecdotes avec la France! Aujourd'hui, la région métropolitaine de Montréal doit faire face à une croissance de la population immigrante. Lorsque des enfants sont allophones, c'est-à-dire ne parlent ni français, ni anglais, ni une langue autochtone, ils vont généralement dans des classes d'accueil pour une durée maximale de trois ans. Ce sont des classes où les élèves «doivent acquérir les bases du français (à l'oral, en lecture et en écriture) afin de pouvoir poursuivre leur parcours scolaire en classe ordinaire¹». Une fois intégrée en classe dite régulière, ils peuvent avoir des adaptations notamment avoir accès à un dictionnaire bilingue lors de la lecture d'un texte.

¹ <http://cybersavoir.csdm.qc.ca/saf-pp/la-classe-daccueil/>

Malgré ceci, ces élèves ont des difficultés d'apprentissage qui se répercutent dans les matières enseignées. Quelques fois, les difficultés de la langue de mêlent à des troubles d'apprentissage. Les évaluations des orthophonistes peuvent être faites dans la langue maternelle pour en faire la distinction. L'orthophoniste peut faire appel à un traducteur officiel lors de la passation. Les questions restent les mêmes, mais dites dans la langue d'origine. Toutes les difficultés lexicales ou les mots liés à la culture québécoise peuvent avoir une incidence sur la compréhension de texte en français comme en mathématiques. À titre d'exemple, si je vous dis que Marie-Lune, avec sa tuque, a recueilli quatre chaudières d'eau d'érables ce matin. Fais un dessin de la récolte. Les termes «chaudière» et «tuque» sont des mots liés à la culture et « Marie-Lune » est un prénom plus utilisé en Amérique du Nord pour une fille. Ceux-ci peuvent être des difficultés pour dessiner cette phrase.

Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à l'orthopédagogie telle que la développe et la promulgue IFO ?

Je ne souhaite pas exporter tel quel le modèle québécois en France, car l'orthopédagogie « à la québécoise » va avec la culture de la province. Mon rôle est de travailler en partenariat avec les enseignants pour qu'ils se sentent moins démunis, de montrer des adaptations possibles en classe, de valoriser les pratiques pédagogiques reconnues et appuyées par la recherche. Je ne suis pas un marabout qui avance une technique miracle. IFO s'appuie aussi sur des données probantes pour venir en aide aux enfants « dys » et ceux qui ont des difficultés. La France est un pays où la littérature et la culture sont des piliers. C'est un vieux pays, mais je sens de la part des enseignants qu'ils veulent dynamiser leur pratique et aider les enfants. Avec IFO, nous voulons unir nos connaissances pour enrichir les formations des enseignants et faire découvrir le métier d'orthopédagogue. Nous avons une expertise différente, mais complémentaire, car nous avons à cœur d'aider les enfants en difficulté. Chacun a une vision et des connaissances sur des pratiques pédagogiques innovantes et nous voulons les bonifier en collaborant, tout ceci dans le but d'aider enfants, parents et enseignants au-delà des frontières et des systèmes propres à chacun de nos pays.

Un dernier mot : quel(s) conseil(s) donnerais-tu à une personne qui souhaite devenir orthopédagogue, en France, à Montréal, ou ailleurs ?

Pour moi, l'orthopédagogie est une vocation et ma passion. Il me semble que la curiosité, l'ouverture aux autres intervenants et pratiques pédagogiques, l'écoute, l'empathie et la collaboration sont importantes voire essentiel; aussi être capable de faire face aux imprévus. Mais avant tout, la sensibilité vers les enfants qui la plupart du temps souffrent. La théorie est une bonne chose, mais rien ne vaut le lien que l'on doit créer avec un enfant. Comme je suis dans l'école et que je croise les enfants tous les jours, je tisse un lien en dehors du cadre pédagogique. Les parents nous connaissent davantage et avec certains, nous nous saluons par une accolade. Mon rôle est aussi de suivre l'enfant en classe et d'adapter ses tâches selon ses besoins, tout en gardant la communication avec l'enseignant. Le transfert de ses connaissances entre mon bureau et la classe est ce qui peut être plus difficile et de pouvoir échanger avec l'enseignante permet d'améliorer ce transfert et que l'élève puisse réinvestir en classe ses nouvelles stratégies. Aussi, l'expérience et suivre son instinct nous permettent d'avancer et de devenir meilleur(e). Nous ne semons que des cailloux, et au fur et à mesure, ces cailloux permettent à l'enfant de suivre le chemin de la réussite, en tout cas c'est ce que nous souhaitons.

Propos recueillis par IFO